Les grandes figures combières d'autrefois – 93 – Jean-Claude Piguet, écrivain (1924-1979)

Un article de 1949[1], bien dans le style de l'époque, pouvait laisser croire à un auteur de seconde zone un peu prétentieux qui « s'essayait ».

Rencontre avec Jean-Claude Piguet, écrivain lausannois

Près de l'Opéra, à Paris, à deux pas du Palais royal, où vient de s'installer Gilles, se trouve la rue de la Sourdière. C'est au No 22, dans une sympathique chambre d'intellectuel débouchant sur le ciel où l'on voit, à travers la lucarne, courir les nuages, que demeure Jean-Claude Piguet.

Jean-Claude Piguet est un énergique garçon d'un peu plus de 25 ans, décidé et sûr de lui, qui surprend par son visage ascétique. Originaire de la Vallée de Joux, il a passé sa jeunesse à Lausanne où, en autodidacte, il s'est cultivé tout en travaillant, aidé par quelques amis. Ecrivain et poète, il vient de faire paraître un récit dont on parle déjà beaucoup, Le train, préfacé par notre compatriote Manuel de Diéguez. Les courriéristes littéraires, à ce propos, prétendent que c'est l'annonce d'un nouveau Kafka. Contentons-nous pour l'instant de dire du Train qu'il constitue une œuvre d'analyse très profonde d'un monde où domine l'absurdité. Mais le livre est remarquable aussi par son style ; les personnages y sont habilement campés et les dialogues très travaillés.

Laissons maintenant la parole à Jean-Claude Piguet :

- A Lausanne je tenais une petite boutique de tabac pour gagner ma vie. C'est là, dans l'arrière-boutique, que j'ai écrit mon premier roman. Cela se passait au No 61 de l'avenue d'Ouchy, en 1947… J'ai ainsi eu l'occasion de faire un assez grand nombre d'expériences.

- Et par la suite ?

- Je suis parti à Paris avec un roman dans la poche. Je l'ai modifié entre temps et en ai changé le titre : Les Années capitales…

- Dites-moi quelques mots de ce livre.

- C'est un roman qui ne plaira peut-être pas beaucoup aux Suisses ! Il est à base autobiographique et se présente sous forme d'un cahier retrouvé. Il retrace la vie d'un pauvre type isolé dans une société hostile et fermée. Ce livre démontre par ailleurs certains aspects de la société moderne, caractérisée par son mécanisme dans laquelle étouffe l'individu pris dans un engrenage infernal. Il est en quelque sorte un prolongement du Train.

- Vous êtes aussi poète`

- Oui… un de mes poèmes doit prochainement paraître dans la revue La Palladienne et un autre dans Flammes.

- Quels sont vos projets ?

---

[1] Sans référence malheureusement, mais de 1949 probablement, si l'on sait que « Le Train » paru cette année-là

- En ce moment je prépare une pièce de théâtre que je pense monter à Paris pour la saison prochaine : La Nuit du Carnaval. J'y exprime le refus d'un faux merveilleux et je place l'action sur le plan de la vie dure et réelle que nous traversons…

- Que pensez-vous de la condition actuelle de l'écrivain ?

- Je crois que, présentement, l'écrivain est séparé de son public. Or, l'écrivain a besoin d'une atmosphère spéciale et d'une certaine compréhension pour créer. Il ne peut indéfiniment travailler en retrait de la société ; et aujourd'hui le public ne suit plus l'écrivain, peut-être parce qu'il lui manque la formation intellectuelle voulue, peut-être aussi parce que l'écrivain ne fait rien pour remédier à cet état de fait.

- Vos considérations sont-elles valables pour la Suisse ?

Dans notre pays, il y a surtout un problème des élites qui se pose. Du fait que nous avons été miraculeusement épargnés par la guerre, il semble que nous nous encroûtons. Moi-même j'ai vécu en Suisse plutôt contre la société que dans la société…

Mais heureusement, Jean-Claude Piguet a maintenant trouvé le « climat » nécessaire pour le plein essor de son talent et le lecteur suisse comme français n'en appréciera que mieux ses livres.

F. HOFSTETTER

Seul portrait que nous connaissions de l'auteur, copie de copie de…

Deux livres connus sont à mettre à son actif : Le Train et Les Gitans. Deux chefs-d'œuvre qui inauguraient d'une carrière littéraire exceptionnelle qui pourtant, mis à part ses derniers recueils de poésies sur lesquels nous reviendrons ultérieurement, ne se fit pas. Nous en ignorons les raisons qui appartiennent seules à l'écrivain.

Des œuvres seraient-elles restées à l'état de manuscrits, telles celles décrites dans cet article ?

Une courte notice biographique[2] donne quelques renseignements supplémentaires sur Jean-Claude Piguet :

Jacques CHANTIER – Jean-Claude Piguet pour l'état-civil – est né en 1924 à l'Orient dans le Jura vaudois. En 1948, il s'établit à Paris et y publie ses premiers ouvrages : aux Editions du Triolet, un récit intitulé Le Train, suivi quelques années plus tard d'un roman, Les gitans, paru aux Editions de Minuit. Puis il entre dans le tunnel de l'oubli et d'un silence de plus de vingt ans… sans pour autant renoncer à l'écriture. Les trente-six poèmes de La vie au vent, composés « pour prendre congé du temps passé » et publié en 1976 par les Editions du Grand-Pont, sont les fruits de cette longue retraite au désert.

Jacques CHANTIER vit aujourd'hui à Lausanne où il enseigne le français aux étrangers.

Dans notre ouvrage : Rémy Rochat, Essai sur la littérature combière, 2000, nous avions pu dire ceci du Maître :

Jean-Claude Piguet et le « Train »

Cet auteur n'avait que vingt-cinq ans quand il écrivit le récit surréaliste, nihiliste, comme on le qualifie dans la préface de l'œuvre. Celle-ci étonnante, qui démontre une maturité exceptionnelle de l'écrivain, maniant le mot en maître, tissant une histoire sans faille aucune.

On est saisit par l'ambiance… « le train roulait, roulait, avec sa charge d'hommes ». On est condamné nous aussi, pourrait-on dire, à vivre cette espèce de fin du monde où tout tourne à l'absurde voire à la déraison.

La guerre, crie-t-on de toutes partes. Ce mot implacable, qui bouleverse aussitôt entendu la vie de chacun, qui fait que plus rien n'est pareil ni ne sera plus jamais pareil, est tombé sur la ville. On s'interroge. On s'inquiète. On est noyé d'angoisse, d'une angoisse sourde et collante. Et puis bientôt, délaissant la ville, elle se sera vidée de la totalité de ses habitants, on se retrouve à cent, à mille, serrés les uns contre les autres dans un train qui ne va nulle part. Et il roule, il roule, des heures. Et l'on ne sait pas quoi manger, ni boire, et l'on scrute

[2] Là aussi référence inconnue. Jean-Claude étant décédé en 1979, il avait alors 55 ans, cette notice est donc parue avant cette date.

son voisin, et bientôt la folie sera prête à submerger cette masse d'hommes désormais possédée par un seul et unique but, celui d'arriver.

Le Train peut soutenir la comparaison avec les meilleures œuvres de l'époque, qu'elles soient de Sartre, de Camus et de tant d'autres. Comment se fait-il alors qu'il n'ait pas été vraiment connu ? Qu'on ne l'a loué à l'époque que pour mieux l'oublier ? Comprendra-t-on un jour ce qui fait la survie d'une œuvre, ou au contraire sa fin ?

C'était après-guerre. Peut-être que plus que d'être enfoncé dans un trou d'où l'on ressortait à peine par ce roman où ne pointe nulle lueur d'espoir, l'on souhaitait remonter vers la lumière grâce à des œuvres plus lumineuses, plus faciles aussi, mais surtout plus légères. Jean-Claude Piguet n'apportait pas l'espoir, plutôt il dérangeait en revenant sur des faits crus passés. Son ouvrage avait la couleur de la fumée de son train, s'il s'agissait naturellement encore de la vapeur et non pas déjà le l'électricité. Son ouvrage est profond, presque désespéré. Il paraît même étonnant que ce soit un homme de vingt-cinq ans qui ne connut pas la guerre de manière directe qui l'ait écrit. Est-ce cela, le génie ?

Jean-Claude Piguet n'a pas été l'auteur d'un seul livre, puisqu'il a aussi écrit les Gitans.

Et puis silence… long, très long silence. Et comme il faut bien vivre, il se tourne vers l'enseignement, vrai cimetière à talents. Car alors, si l'on y transmet la connaissance, dans la majorité des cas l'on ne crée pas. Et si l'on décortique des œuvres à l'envi, si l'on dissèque et juge, l'on ne produit rien par soi-même. Incapable de le faire, simplement desséché par les habitudes de se nourrir de la substance des autres.

Oui, l'enseignement est un vrai cimetière, un tue-génie.

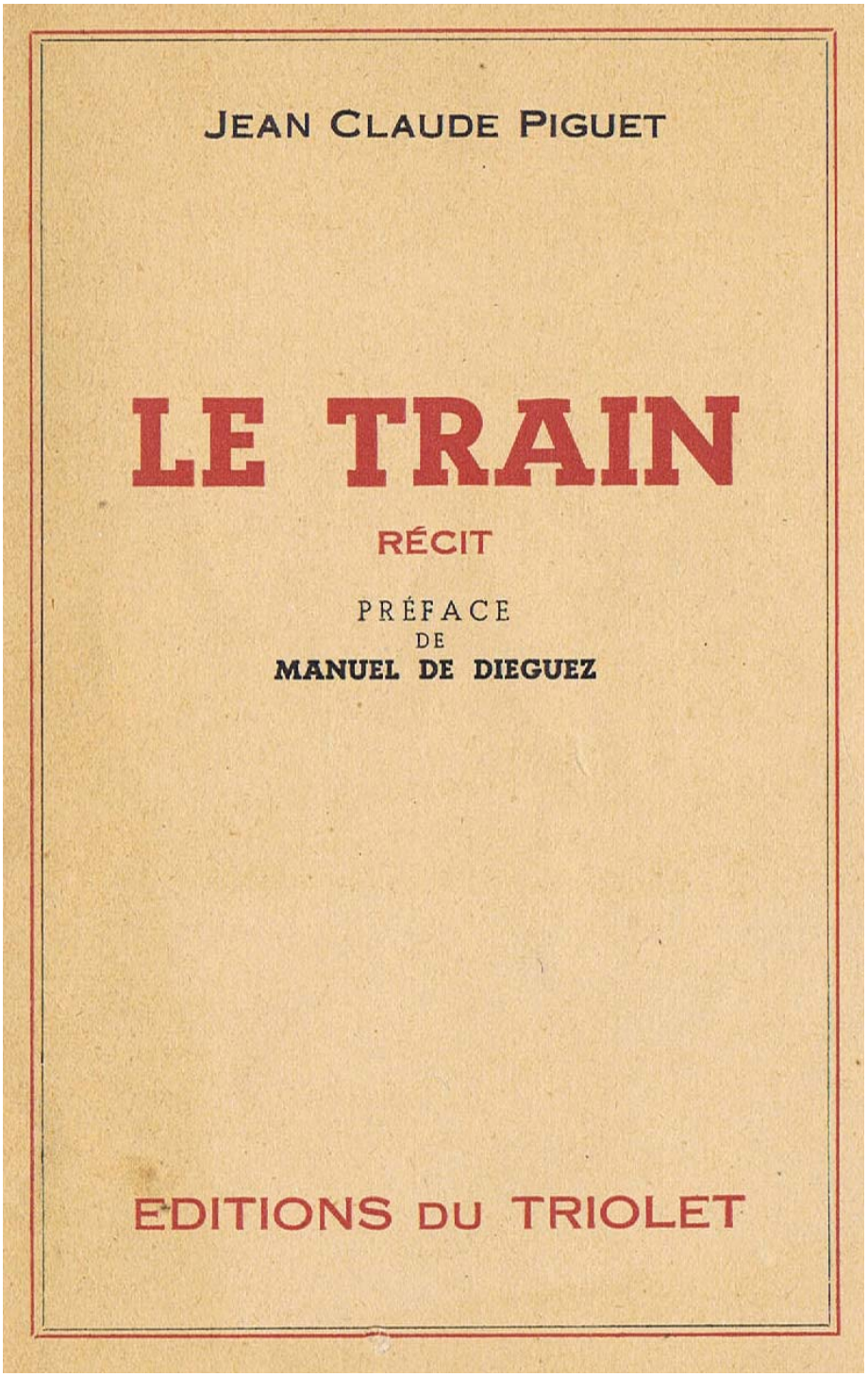
Ainsi la carrière de Jean-Claude Piguet, qui avait démarré sur les chapeaux de roues, qui eut pu être exceptionnelle, avec une production dont le souvenir demeurerait aujourd'hui bien vivace, apparaît comme un échec. On produit un livre, deux, et puis plus rien. Le vide. Le néant.

De l'homme, de cet espace de temps où il se tait, nous ne savons rien. Saura-t-on même un jour de quoi elles ont été faites, toutes ces années, si ce n'est d'une errance intellectuelle pitoyable, puisque l'on sait son génie, et que de celui-ci l'on n'en fait plus rien.

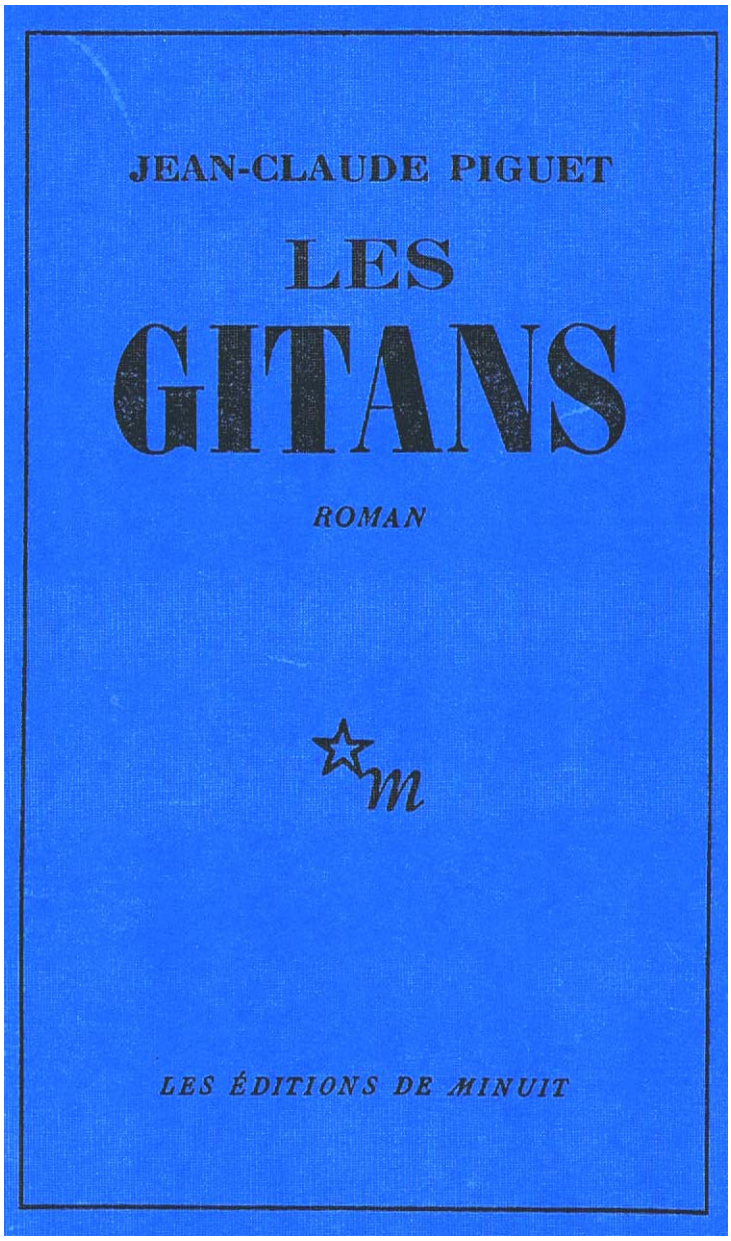
Jean-Claude Piguet renaîtra dans les années septante pour offrir à une nouvelle génération de lecteurs, assurément peu nombreux, un seul de ceux-ci même se rappelait-il « Le Train », « La vie au vent », poèmes parus en 1976, et « Incidence », nouvelles publiées en 1978. Si ce sont-là des œuvres dignes d'intérêt, avec quelques joli morceaux, on est loin cependant de la qualité, de l'authenticité du Train qui reste comme un phare placé au début de cette œuvre désormais oubliée.

Il n'empêche que nous avons eu avec Jean-Claude Piguet, l'un des meilleurs auteurs combiers, pour le cas où l'on puisse parler ainsi de lui, car Combier, il devait l'être si peu.

Cette œuvre, l'histoire de cette vie, restent pleines d'interrogations. Des recherches seraient à mener. Peut-être qu'un jour il se trouvera quelqu'un pour le faire et pour vous offrir plus de renseignements que ceux proposés ici. En toute simplicité. En toute amitié pour cet auteur révélé vraiment dans sa plénitude littéraire par « Le Train ».



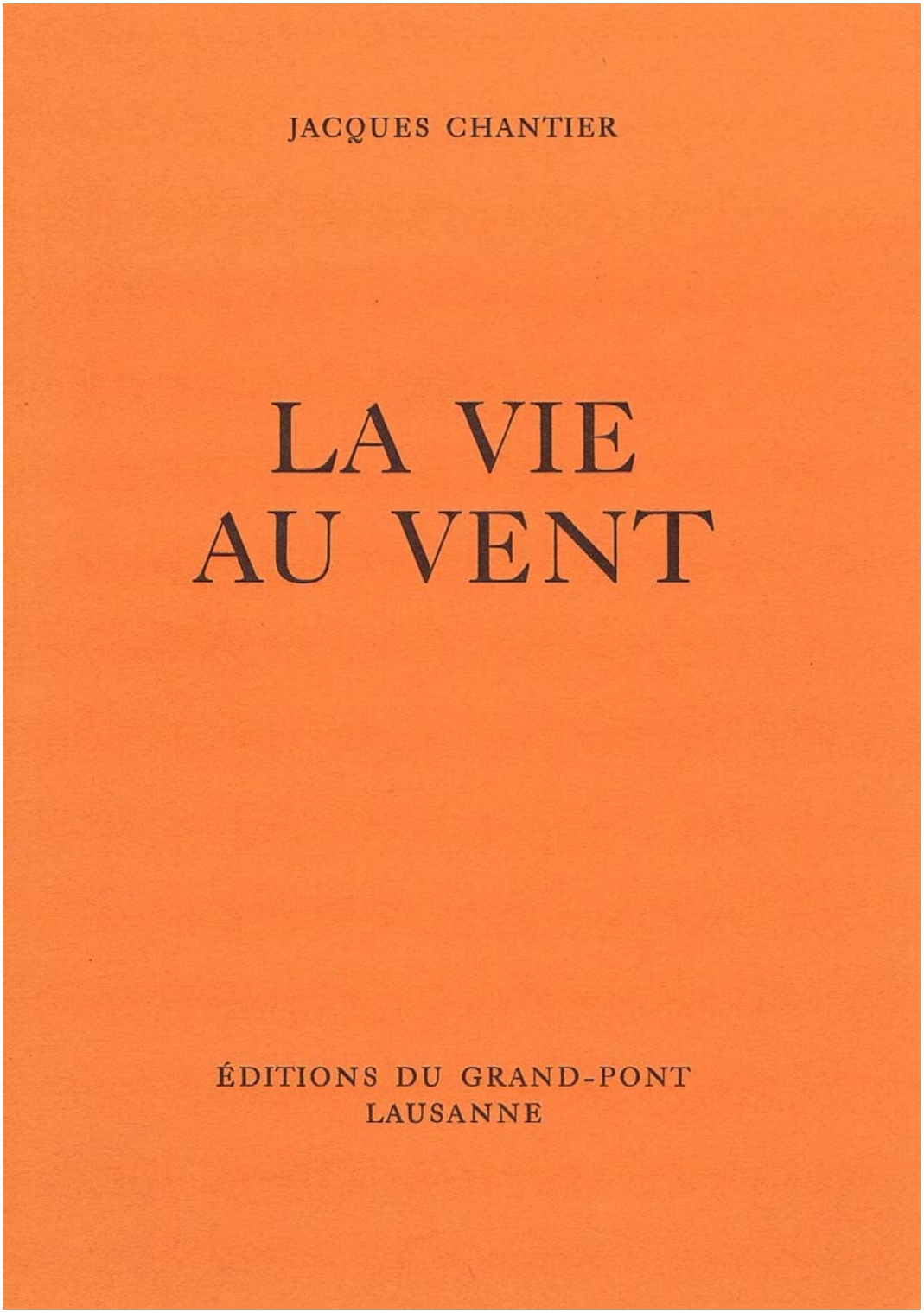
1949



1954

On lit au verso de cet ouvrage :

Des bohémiens ont fait leur apparition dans une vallée de montagne. Des inconnus ont été découverts, un matin, dans le voisinage d'un misérable hameau de paysans, installés avec leurs roulottes et leurs chevaux à l'orée du bois : des hommes, des femmes et des enfants singulièrement silencieux et discrets, dont la présence inattendue ne manque pas d'intriguer, puis d'inquiéter les gens du pays. Ces étrangers, qui sont-ils ? Que veulent-ils ? Comment sont-ils arrivés là ? Et comment se fait-il, surtout, que tout soit changé dans la vallée depuis qu'ils s'y sont établis ?



Recueil de poèmes de 62 pages, très belle édition non illustrée, de 1976.

JACQUES CHANTIER

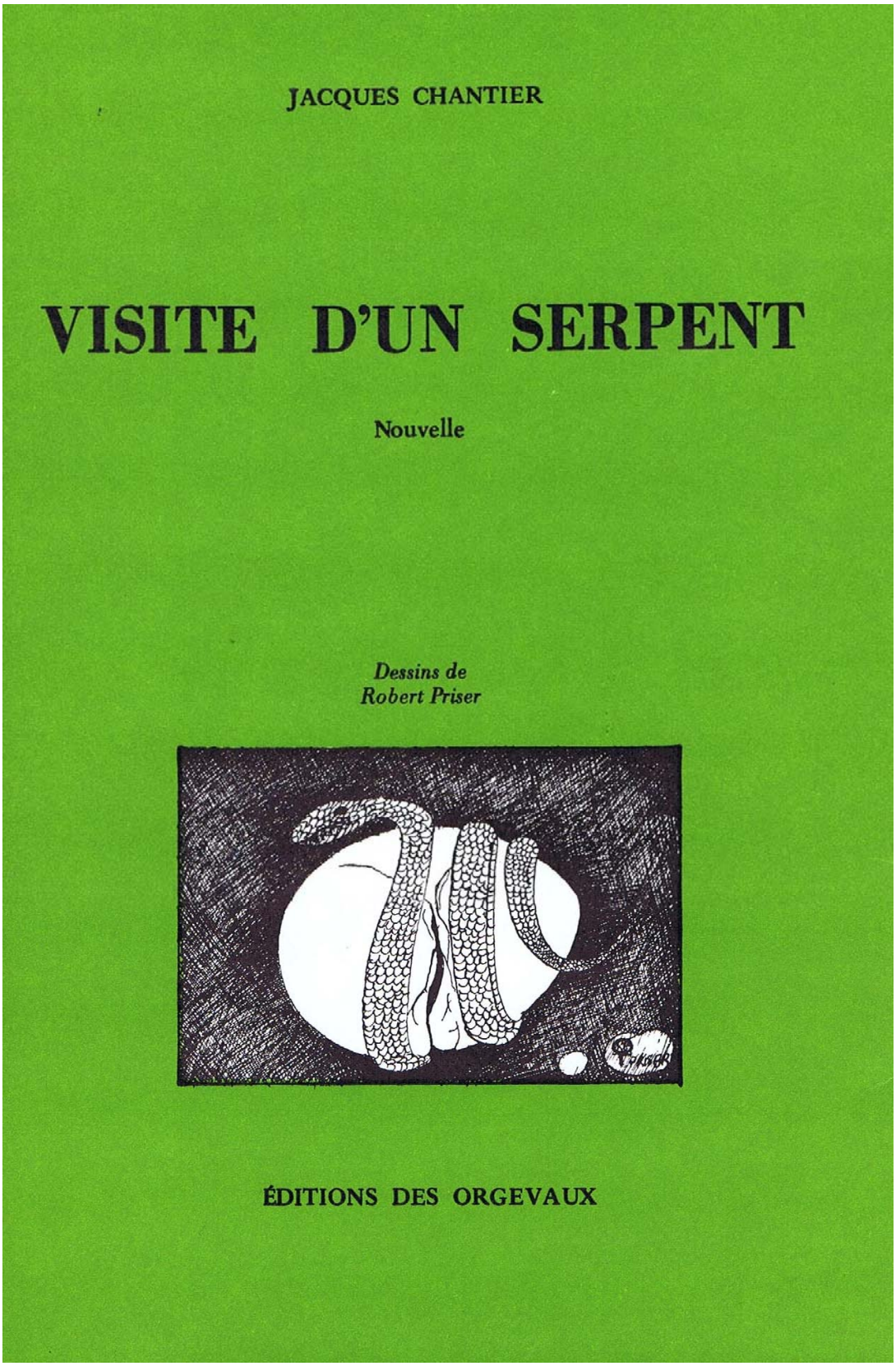
INCIDENCES

Nouvelles

Frontispice et dessins
de
Jean-Pierre L'ESPRIT

ÉDITIONS DES ORGEVAUX

Recueil de nouvelles de 60 pages, édition de 1978. Les illustrations de Jean-Pierre L'ESPRIT, même en leur accordant beaucoup de mansuétude, ne cassent pas des briques !



Nouvelle, illustrations de Robert Priser qui ne convaint guère plus que Jean-Pierre L'ESPRIT. 1979, 60 pages.

La FAVJ rend hommage à Jean-Claude Piguet dans un numéro du début des années huitante probablement :

Jean-Claude Piguet, poète

J'ai connu Jean-Claude Piguet à L'Abbaye de Royaumont. C'était un endroit unique en France, où se retrouvaient peintres, écrivains, musiciens, professeurs, étudiants, sans la férule hiérarchique habituelle en ce pays. Mélange d'âges et de disciplines avec, comme seul sujet d'intérêt, la passion de l'esprit. (Nul besoin de préciser que cela n'a pas duré longtemps). Tout ce qui a un nom, y a défilé : philosophes, écrivains, cinéastes célèbres, etc... Et Jean-Claude Piguet. Lui, il faisait partie des habitués. C'est-à-dire de ceux qui n'avaient pas peur de la liberté intellectuelle, livrée à la critique.

***

Il disait avec humour : « Si vous cherchez un aristocrate, c'est moi. Je suis Piguet. Et chez nous il y a « Piguet-Dessus » et « Dessous ». Et « Chez-le-Maître ». Et « Vers-chez-Grosjean ». Qui peut être mieux enraciné que moi ? ».

Il parlait avec l'accent de La Vallée, et un air gai. Il ne parlait pas beaucoup d'ailleurs, sinon pour plaisanter, mais il avait la vraie sensibilité de la musique, de la peinture et, bien sûr, de son domaine littéraire. Cela ne trompait personne : il était écouté par les meilleurs.

Il ne cherchait pas à se «pousser». Par là même il a échoué, et n'est pas devenu une « vedette ». Il n'en reste qu'il a été édité par les éditions de Minuit, une des maisons les plus cotées.

Il mélangeait l'humour de La Vallée, la chaleur humaine, et le travail exigeant. La « vie parisienne » n'était pas son fort.

***

Quand je suis arrivé à La Vallée, j'ai vu marqué « Piguet-Dessus », « Vers-chez-Grosjean », « Chez-le-Maître ». J'ai compris que c'était son pays.

Mais pourquoi diable en était-il parti ? Peut-être la réponse est dans ce poème, plus proche de Rimbaud ou Garcia Lorca, que de nos mignons et futiles Jacques Prévert ou Jean Cocteau. Car si vous n'avez pas vu débarder dans les forêts de Joux, et cogner les bûcherons, écumer les chevaux dans la bise et scintiller rochers et torrents, vous ne pourrez comprendre combien Jean-Claude Piguet était de La Vallée et en tirait sa poésie. Et vous n'en saurez pas la beauté.

***

Ses deux premiers vers nous disent bien ses regrets. Puissent-ils dissuader les jeunes poètes combiers d'aller chercher « Portefalot » et « mats de cocagne » dans les pays à la mode. Puisse son poème rappeler que La Vallée a des résonnances de cathédrale.

Puissions-nous accueillir ses successeurs, afin qu'ils sachent que La Vallée a besoin d'eux, et la poésie aussi.

Certes, il faut partir. Mais La Vallée est un berceau, non une terre d'exil. Qui dit mieux cela que Jean-Claude Piguet, poète combier à voix unverselle.

Guy de Vogüé.

***

Chevaux - Trompettes

Folle est ma soif d'autre chose
Insensé mon balancement

Si je n'étais cloué si haut
Le grand geignard de la futaie
Ployant son cimier sous le vent
Et les quatre chevaux fumants
Qui caracolent dans la plaine
Ou jubilent dans le torrent
Me feraient éclater de rire
Comme éclate le nœud du bois
Sous le tranchant de la cognée

Quatre coursiers ferrés à glace
Ruisselant de bave givrée
Dont chaque ruade m'arrache
Un démenti fulgurant
Grêle de pierres et pluie de sang
La plaine vire se distend
Les quatre cavales se cabrent...
Le feu du ciel tombe en quenouille
Ce n'était pas la fin des temps

Sous la visière des gisants
Les cavaliers désarçonnés
D'une lointaine apocalypse
Détournent leurs regards terribles
Pour l'éternité d'un instant
Et moi je cède à mon penchant
Porte-falot mât de cocagne
Cloué si haut que je ne sens
Même plus le vent du mal sur ma [face

Jacques Chantier.

(Tiré du livre de poèmes de Jean-Claude Piguet, alias Jacques Chantier, Editions du Grand-Pont, Lausanne).